

Thierry Mézaille

**Analyse thématique d'un roman épistolaire :**  
**Balzac, *Mémoires de deux jeunes mariées***  
**(1841 — Lettres datées de 1823 à 1835)**

*Résumé.* — L'objectif de cette étude d'un roman de Balzac (numérisé) est d'inciter un public scolaire à se pencher sur les rebondissements spécifiques à un échange par lettres, dialogique par définition. L'analyse débute par la « conversation » de madame de l'Estorade avec son futur époux. Désormais première mariée, elle revient sur ce pacte pré-nuptial, en s'adressant à mademoiselle de Chaulieu, son amie du couvent des Carmélites de Blois. Le passage de cette discussion — simple point de départ, sans prééminence particulière, si ce n'est sa densité sémantique —, recouvrant 8 phrases, contient un faisceau d'isotopies, dont l'analyse déroulera les fils, en le complétant lors de l'étude des 10 épisodes du roman, soit 5 « améliorations » et 5 « aggravations », pour reprendre la terminologie structuraliste de Claude Bremond. Sera ainsi constituée, au travers des citations des épistoliers, la thématique, qui, au-delà des mots, vise à montrer la cohésion du texte.

*Mots clés.* — isotopie, faisceau, cohésion textuelle, inversion dialectique, sémantique, romantisme.

\*\*\*

On étudiera ici les passages d'échange par lettres, ce qui implique, dans le cadre dialogique, une prise en compte de la vision interne de celles et ceux qui se confient par écrit. Les vicissitudes des personnages qui y sont relatées impliqueront le recours aux isotopies, afin de déterminer le thème de leur propos. Cela évitera de s'en tenir au classique relevé de rôles narratifs que critiquait Greimas, dans son Avant-propos à *Maupassant, La sémiotique du texte* (1976, p. 8) : « Une certaine exploitation mécanique du schéma proppien consistant, après sa simple projection sur des textes littéraires, à y reconnaître une suite attendue de « fonctions », ou, mieux encore, l'utilisation des modèles réduits qui définissent, par exemple, le récit, comme une succession d'améliorations et d'aggravations de la situation, apparaissent comme autant de techniques répétitives, sans projet scientifique : elles ne servent ni à augmenter notre connaissance des organisations narratives ni à rendre compte de la spécificité des textes étudiés. »

Cette allusion aux « deux types fondamentaux » d'événements du récit, tels que les étudia Cl. Bremond dans sa « Logique des possibles narratifs » (*Communications*, 8, 1966) nous poussera en effet à nous demander sur quel niveau de sens se situe à chaque fois tel « dommage infligé » ou telle « aide reçue » ; en quoi y a-t-il « dette à acquitter », sur quoi porte la « négociation », comment s'effectue l'acte « d'inspirer le service à offrir » (séduction) ou au contraire « d'inspirer la crainte d'un préjudice à causer » (intimidation) ? La dissimulation est-elle d'ailleurs une forme d'agression ou au contraire

d'arrangement masqué ? Impossible de le déterminer sans suivre la trame des actions, telles que les formulent les deux épistolières, que ce soient des « fonctions cardinales » ou de simples « catalyses », selon la dichotomie due à Barthes (*Communications*, 8, 1966). Cela pose pour chaque « séquence » narrative abordée dans les lettres la question de leur « sujet », non plus de façon globale, résumé par une « macro-proposition », mais bien localement.

Citons le *Dictionnaire des Œuvres Littéraires de Langue Française* (Beaumarchais & Couty, Bordas, 1995) : « Synopsis : Deux amies de pension, Louise de Chaulieu et Renée de Maucombe, quittent leur couvent pour retourner dans leurs familles et s'écrivent régulièrement de 1823 à 1835. (a) Destinée à l'état religieux par sa mère, la belle et intelligente Louise trouve une protectrice en sa grand-mère avant d'en hériter ; la somme sera octroyée à ses frères. Elle s'éprend de son professeur d'espagnol, un proscrit nommé Felipe Henarez, cachant son identité de duc de Soria, ancien ministre du roi constitutionnel d'Espagne, banni après l'expédition du duc d'Angoulême de 1823. Sa fortune récupérée, devenu baron de Macumer, titre d'une terre qu'il possède en Sardaigne, il épouse Louise. S'il l'idolâtre, elle ne se trouve jamais assez aimée selon son idéal exalté d'une passion exclusive. Il meurt au bout de quatre années, et Louise se remarie avec Marie Gaston, poète pauvre et désintéressé. Son amour passionné la conduit à une jalousie dévorante et injustifiée. Elle en tombe malade et précipite volontairement sa mort, qui survient le jour même de sa fête. (b) Renée jouit d'un caractère opposé. Douce, équilibrée, obéissante, elle se résigne paisiblement à un mariage de raison et socialement honorable avec Louis, vicomte puis comte de l'Estorade, homme faible et meurtri. Énergique, elle le soutient finement et l'aide à obtenir les plus hautes dignités. Non contente de l'accompagner discrètement sur la voie des honneurs, cette épouse modèle lui donne une fille et deux fils, pour qui elle s'avère une mère exemplaire. Une romantique exaltée, Louise, une femme sage et ambitieuse, Renée : le contraste vise à la fois à dynamiser la correspondance qui permet aux deux femmes de vivre une deuxième existence par procuration, à mettre en situation la différence des tons et des contenus, tout en travaillant l'expression des points de vue, et à dramatiser l'idéologie balzacienne. »

### 1) Première amélioration : mariage n°1 et amour

Le point de départ de notre analyse se situe au moment où la jeune Renée bénéficie d'une union sans dot avec le riche provençal Louis de l'Estorade, un « exilé » de retour des guerres napoléoniennes en Europe de l'Est, vieilli et « souffreteux », selon la lettre V. Or il est un autre « exilé », prenant la plume, et apparaissant peu après, qualifié de « pauvre réfugié » : l'Abencérage Felipe Hénarez. Très vite Louise tombe sous le charme de ce professeur d'espagnol, L VIII : « il y avait dans son regard un bonheur, une fierté, une angoisse d'incertitude qui m'ont étreint le cœur ». Mais tout distingue les deux hommes : à l'humilité manifeste du premier s'oppose chez le second « le plus profond orgueil » digne « d'un roi déchu » ou d'un « grand seigneur », L X, selon le topos du fier hidalgo (Louise cite d'ailleurs le *Cid*, qu'elle aime). Si Louis se rabaisse sincèrement devant Renée, Felipe ne le fait que selon de code galant du servage amoureux : lorsque Louise impose à l'Espagnol, dont elle trouve « qu'il a le génie de l'amour », d'être « d'un genre noble, élevé, chevaleresque, sans aucun égoïsme », L XII, il obtempère, non seulement sur le registre larmoyant, mais en déclarant avec emphase, L XV : « Apprenez donc, idole placée par moi au plus haut des cieux, qu'il est dans le monde un rejeton de la race sarrasine dont la vie vous appartient, à qui vous pouvez tout demander

comme à un esclave, et qui s'honorera d'exécuter vos ordres. » Aussi le déclare-t-elle « Mon esclave », L XVI. De son côté, Renée sait aussi l'emprise amoureuse qu'elle a sur son mari, L XIII : « Une fois arrivée à l'état d'idole, en le voyant pâlir et trembler au moindre regard froid, j'ai compris que je pouvais tout oser. » Ainsi, à leur sortie du couvent, les deux adolescentes sont conscientes du pouvoir concret qu'elles exercent, ce que traduit Louise par une désillusion, L XII : « Tu te maries et j'aime! Au bout de quatre mois, ces deux colombes qui s'élevaient si haut sont tombées dans les marais de la réalité. » L'égalité évaluative se traduit aussi par son mariage, « sans dot », avec cet Hénarez, qui aura lieu un an plus tard (en 1825, L XXVI). Et ce, en dépit de la mise en garde de son amie, L XI : « Cet homme ne doit pas être ton amant et ne peut pas être ton mari. »

Notre analyse commence au moment rétrospectif de la discussion entre les époux l'Estorade, telle que Renée la rapporte à Louise, avant qu'elle ne puisse faire accepter sa « proposition », puisque c'est elle qui a l'initiative, L XIII : « Mon mariage ne sera pas une servitude, mais un commandement perpétuel. Quel inconvénient cet état de choses offrira-t-il à une femme qui veut rester maîtresse absolue d'elle-même ? Ce point si grave d'avoir le mariage sans le mari fut réglé dans une conversation entre Louis et moi, dans laquelle il m'a découvert et l'excellence de son caractère et la douceur de son âme. »

Cet épisode pré-nuptial se laisse appréhender comme ce que Eco ou Van Dijk appelaient un « topic » (en tant que « macrostructure », concept repris par Adam en linguistique textuelle — pour une critique de cette « macrosyntaxe », cf. Rastier 1994, en ligne à [www.revue-texto.net](http://www.revue-texto.net) : « Macrosémantique »). Toujours dans la théorie psycho-cognitive, Bartlett, Mandler & Johnson le nommaient « schéma » (« frame », cadre de connaissances, de Minsky), ou encore « scénario » (« script », séquence stéréotypée d'événements, de Schank) :

« Je l'ai fait parler, je lui ai demandé compte de ses idées, de ses plans, de notre avenir. Mes questions annonçaient tant de réflexions préconçues et attaquaient si précisément les endroits faibles de cette horrible vie à deux, que Louis m'a depuis avoué qu'il était épouvanté d'une si savante virginité. Moi, j'écoutais ses réponses ; il s'y entortillait comme ces gens à qui la peur ôte tous leurs moyens ; j'ai fini par voir que le hasard me donnait un adversaire qui m'était d'autant plus inférieur qu'il devinait ce que tu nommes si orgueilleusement ma grande âme. Brisé par les malheurs et par la misère, il se regardait comme à peu près détruit, et se perdait en trois horribles craintes. D'abord, il a trente-sept ans, et j'en ai dix-sept ; il ne mesurait donc pas sans effroi les vingt ans de différence qui sont entre nous. Puis, il est convenu que je suis très belle ; et Louis, qui partage nos opinions à ce sujet, ne voyait pas sans une profonde douleur combien les souffrances lui avaient enlevé de jeunesse. Enfin, il me sentait de beaucoup supérieure comme femme à lui comme homme. Mis en défiance de lui-même par ces trois infériorités visibles, il craignait de ne pas faire mon bonheur, et se voyait pris comme un pis-aller. »

L'unité thématique de ce passage, qui rend les 8 phrases le constituant indissociables, consiste en un faisceau d'isotopies :

— à commencer par la métaphorique /militaire/ (« attaquaient », « entortillait », « un adversaire inférieur », « souffrances », « se voyait pris ») + /dysphorie/ : le futur marié s'anticipe comme un vaincu ; la séquence narrative pourrait à ce titre s'intituler Rabaissement ou Dépréciation ;<sup>1</sup>

+ /galanterie/ dans le poste de supériorité attribué à l'épouse « ambitieuse », en dépit de ses vingt ans de moins ; ainsi que dans la dévalorisation masculine assumée, relevant plus de la timidité que de la stratégie de séduction ;

+ /cognition/, dense, dans les actes de paroles de compréhension mutuelle (« je lui ai demandé compte de ses idées », « mes questions annonçaient », « j'écoutais », « il s'entortillait dans ses réponses », « il devinait », « ce que tu nommes », « il se regardait comme », « se perdait en craintes », « il était épouvanté », « il ne mesurait donc pas sans effroi », « qui partage nos opinions à ce sujet », « ne voyait pas », « il me sentait », « il craignait ») ;

+ /imperfectif/, dominante (dans tous les verbes cités ci-dessus), en dépit de son contraire /perfectif/, due aux participiales « Brisé par... », « Mis en défiance... » et aux 5 passés composés : « je l'ai fait parler », « je lui ai demandé », « Louis m'a depuis avoué », « j'ai fini par voir », « il est convenu » ; ils amorcent une prise de décision, de la part de celle qui mène le débat.

Ce triplet d'isotopies indexait déjà le projet de l'épouse, tel qu'elle l'exposait à son amie, L IX : « La tâche de faire croire au bonheur un pauvre homme qui a été le jouet des tempêtes est une belle œuvre ». On décèle aussi une quatrième, qui aura son importance : /ambition/.

Ce faisceau d'isotopies relève de la linguistique textuelle puisque la cohésion est assurée par la récurrence d'unités sémantiques (à l'intérieur des phrases et entre elles) : les sèmes. Nous plaidons ainsi pour la « voie cumulative » qu'évoquait F. Rastier dans sa *Sémantique interprétative* (1987, p. 212) : « elle cherche à décrire l'interrelation des isotopies, car le sens du texte, et les interprétations qu'on peut en proposer, dépendent pour une part importante du réseau de ces interrelations. »

Notons que les trois connecteurs temporels de début de phrase, « D'abord, Puis, Enfin », suivis du récapitulatif « ces trois infériorités », ne servent qu'à organiser les trois raisons invoquées ; ce ne sont pas eux qui assurent la cohésion, thématique, du passage.

Le suspense est levé avec la réponse de Renée : elle formule un pacte en lui proposant une union fondée sur une association, une amitié amoureuse qui ne donne pas dans les excès de l'exaltation ;

---

<sup>1</sup> On notera que l'isotopie /militaire/, cette fois en tant que comparante de la parure féminine de Louise, s'accompagnait des modalités /euphorie/ + /cognition/, dès L I : « Ce matin, après beaucoup d'essais, je me suis vue bien et dûment corsetée, chaussée, serrée, coiffée, habillée, parée. J'ai fait comme les duellistes avant le combat : je me suis exercée à huis clos. J'ai voulu me voir sous les armes, je me suis de très bonne grâce trouvé un petit air vainqueur et triomphant auquel il faudra se rendre. Je me suis examinée et jugée. J'ai passé la revue de mes forces.»

elle crée ainsi une inversion dialectique<sup>2</sup> en /euphorie/ + /résultatif/ chez son futur époux, L XIII, quelques lignes plus loin : « Ma chère, je n'ai jamais vu d'homme heureux comme Louis l'a été de ma proposition ; ses yeux brillaient, le feu du bonheur y avait séché les larmes. » (Le plus-que-parfait, comme le passé composé, apportent une perfectivisation à ce renversement thymique ; de même que le passé simple passif, lié à la rapidité de l'exécution de ce qu'elle appelle elle-même le « contrat » : « Nous fûmes mariés à la fin de la semaine. ») Cette paire d'isotopies indexait déjà la prise de décision, telle qu'elle était annoncée à Louise, L IX : « Sois tranquille, j'ai médité mon consentement, et ne l'ai pas donné follement. »

L'épouse, altruiste, a transmis ses valeurs, L XIII : « Louis a repris sa jeunesse, sa force, sa gaieté. Ce n'est plus le même homme. J'ai, comme une fée, effacé jusqu'au souvenir des malheurs. J'ai métamorphosé Louis, il est devenu charmant. » Si bien qu'elle peut se revaloriser par rapport à Louise, L XVIII : « Je n'ai pas eu comme toi le bonheur de rencontrer un être supérieur, mais peut-être aurai-je le plaisir de le rendre supérieur. » L'ascendant féminin de madame de l'Estorade sur son époux contredit ainsi la prédiction désobligeante de son amie, L VII : « Je te connais, tu es lâche, tu vas entrer en ménage avec une soumission d'agneau ». Sa « force impétueuse et durable » (L XIII) est une disposition d'autant plus compatible avec Louis qu'il avait admis avant le mariage ses « infériorités » vis-à-vis de Renée, dont il reconnaît la noblesse d'âme, qu'il idéalise, et à laquelle il se soumet, sans pour autant donner dans une rhétorique d'amour courtois, comme Felipe, L XIII : « Oui, je serai tout ce que tu veux que je sois : je deviendrai l'un des hommes utiles de mon pays, et je ferai rejaillir sur toi cette gloire dont le principe sera ta satisfaction. » Dans cette obéissance aux objectifs politiques, telle la députation, il faut voir un principe matérialiste. Ainsi, au sein des deux couples, on note une complémentarité des contraires, en ce début de roman.

En dépit de la franchise qui règne entre les époux l'Estorade comme entre les deux épistoliers, l'isotopie balzacienne /duplicité/ (féminine) s'adjoint aussitôt au faisceau mélioratif, par refus de l'extériorisation, L XIII : « Mais j'ai surtout exigé que le plus profond mystère voilât nos arrangements intérieurs. L'homme subjugué par sa femme est justement couvert de ridicule. L'influence d'une femme doit être entièrement secrète : chez nous, en tout, la grâce, c'est le mystère. Si j'entreprends de relever ce caractère abattu, de restituer leur lustre à des qualités que j'ai entrevues, je veux que tout semble spontané chez Louis. » L'entraide mutuelle se place sous le sceau du secret, à l'écart de la scène parisienne. On est aux antipodes de la méfiance inculquée à Louise dès l'abord par sa mère, et dont l'éducation est marquée par un individualisme péjoratif, L IV : « Le monde offre énormément d'énigmes dont le mot paraît difficile à trouver [...] J'ai mesuré d'un coup d'œil le vaste champ des dissimulations femelles. » Cf. aussi son aveu, L VII : « je dissimule »<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> Au sens de Rastier, *op. cit.*, 1987, p. 209 : « Une opération dialectique est définie comme la transformation d'un contenu dans un autre. » (L'inversion correspond alors à ce que Todorov appelait une « transformation de statut », jouant sur les contraires).

<sup>3</sup> Sur la portée du thème du regard espion et du miroir dans ce roman, cf. Ye Young Chung : « *Mémoires de deux jeunes mariées* : paroles au féminin », *L'Année balzacienne*, 6, 2005.

Ainsi la réussite de la transmission des valeurs matrimoniales par Renée semble un échec vis-à-vis de son amie d'enfance (puisqu'elle ne parvient pas à la convaincre), qui ironise dans sa réponse à madame de l'Estorade, L XV : « Ah! mon ange, le mariage rend philosophe ? [...] Crois-tu donc que tu me convertiras au mariage par ce programme de travaux souterrains ? Hélas ! voilà donc où t'ont fait parvenir nos trop savantes rêveries ? » Elle lui oppose son romantisme, sa spontanéité, sa liberté : « Le devoir, voilà ta règle et ta mesure [...] Oh ! j'aime mieux périr dans la violence des tourbillons de mon cœur, que de vivre dans la sécheresse de ta sage arithmétique [...] Agir par amour et par sentiment, n'est-ce pas la loi secrète des femmes ? » A contrario, Renée apparaît dans ce portrait comme raisonnée-raisonnable, réfléchie-mesurée, acceptant la privation, L XIII : « le mariage subsiste quand les plaisirs ont disparu, et donne naissance à des intérêts bien plus chers que ceux de l'homme et de la femme qui s'unissent » ; alors que Louise déplore cette privation, et écrit à son amie, L X, que son « mariage vulgaire et commun » est un gâchis, où tous ses atouts de féminité vont « s'effacer dans le vide d'une vie qui te deviendra fastidieuse ! » Renée accepte en outre d'être une humble provinciale sans relief (L IX : « Que veux-tu ! la vie ordinaire ne saurait être quelque chose de grand ni d'excessif »), par antithèse avec la parisienne élégante, qui fréquente les bals aristocratiques. L'inversion évaluative entre elles est totale. Cette opposition des valeurs, notamment par des opérations dialectiques, constitue le cœur idéologique du roman.

Mademoiselle de Chaulieu ajoute, pour confirmer la Passion qu'elle entretient avec l'élú, Felipe (lequel lui confirmera, L XXIII, enflammé, qu'il adopte « une soumission d'esclave »), L XVI : « Tous m'ont admirée, un seul savait m'adorer. Il a baissé la tête en me voyant un camélia blanc à la main, et je l'ai vu devenir blanc comme la fleur quand j'en ai eu pris un rouge à ma mère. Venir avec les deux fleurs pouvait être un effet du hasard ; mais cette action était une réponse. J'ai donc étendu mon aveu ! on donnait Roméo et Juliette, et comme tu ne sais pas ce qu'est le duo des deux amants, tu ne peux comprendre le bonheur de deux néophytes d'amour écoutant cette divine expression de la tendresse. » Néanmoins, en assumant l'un de ces « combats » typiques de la folle liaison romantique où l'homme « est devenu craintif, il a pris un air mystérieux et dévot qui me plaît ; il me paraît pénétré de ma gloire et de ma puissance », L XXI, Louise se distingue de Renée en ne recherchant pas le sage contrat de mariage.

Elle franchit une étape de plus dans la controverse par la critique, L XV : « tes calculs sentent la dépravation. Comment, ma chère, dans l'intérêt de ta vie à la campagne, tu mets tes plaisirs en coupes réglées, tu traites l'amour comme tu traiteras tes bois ! » Soit une comparaison agricole basement concrète, qui pique madame de l'Estorade, sur la défensive, L XVIII : « Pour nous la dépravation, n'est-ce pas le calcul dans les sentiments ? Une passion qui raisonne est dépravée ; elle n'est belle qu'involontaire et dans ces sublimes jets qui excluent tout égoïsme. Ah ! tôt ou tard tu te diras, ma chère : Oui ! la fausseté est aussi nécessaire à la femme que son corset, si par fausseté on entend le silence de celle qui a le courage de se taire, si par fausseté l'on entend le calcul nécessaire de l'avenir. Appelleras-tu dépravation la sagesse de l'épouse qui veille à ce que la famille ne se ruine

pas par elle-même ? » Dans cette auto-critique, Renée assume courageusement le côté péjoratif du « code » des « lois sociales », qui, en limitant les excès de conduite, préserve la stabilité de la cellule familiale. La densité de l'isotopie /duplicité/, due au contrat conjugal, impliquant la nécessité de dompter les forces de la « nature », notamment le principe de plaisir et la liberté absolue, s'oppose alors à l'isotopie /franchise/ (eu égard au respect du mari, L XIII : « je voulais sincèrement faire le bonheur de cet homme »), qui indexe le Romantisme, valorisé mais nié, L XVIII : « Quant à ces belles amours, à ces émotions que je n'éprouve que par toi ; quant à ces stations nocturnes sur le balcon, à la lueur des étoiles ; quant à ces adorations excessives, à ces divinisations de nous, j'ai su qu'il y fallait renoncer. » Elle ne les vit que par la procuration de son amie ; tel est cette sorte de dédoublement de personnalité qu'induit l'amitié épistolaire, au-delà des désaccords.

Cette aspiration de Renée remonte bien avant, quand elle lui écrivait, L V : « Tu seras, ma chère Louise, la partie romanesque <sup>4</sup> de mon existence. Aussi raconte-moi bien tes aventures, peins-moi les bals, les fêtes, dis-moi bien comment tu t'habilles, quelles fleurs couronnent tes beaux cheveux blonds, et les paroles des hommes et leurs façons. Tu seras deux à écouter, à danser, à sentir le bout de tes doigts pressé. Je voudrais bien m'amuser à Paris, pendant que tu seras mère de famille à La Crampade, tel est le nom de notre bastide. Pauvre homme qui croit épouser une seule femme ! S'apercevra-t-il qu'elles sont deux ? » On constate ici le lien entre l'isotopie /privation/ (génératrice de frustration) et /duplicité/. Or il faut rendre à Louise l'initiative de cette idée de l'échange de vies, mentalement, affectivement, formulée à l'incipit du roman, L I : « Je commence mon journal ce matin en imaginant que le tien est commencé, que dans peu de jours je vivrai au fond de ta belle vallée de Gémenos [située entre Marseille et Aix] dont je ne sais que ce que tu m'en as dit, comme tu vas vivre dans Paris dont tu ne connais que ce que nous en rêvions. » Elle réitère, L X, « l'intérêt de notre double existence ».

---

<sup>4</sup> L'épithète est ici méliorative. Louise s'exécute, en racontant son idylle avec Felipe, L X : « Hier, j'ai lancé une épigramme qui a dû atteindre maître Hénarez au vif, il n'a rien répondu, il avait fini sa leçon, il a pris son chapeau, et m'a saluée en me jetant un regard qui me fait croire qu'il ne reviendra plus. Cela me va très fort : il y aurait quelque chose de sinistre à recommencer la *Nouvelle-Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau, que je viens de lire, et qui m'a fait prendre l'amour en haine. L'amour discuteur et phraseur me paraît insupportable. Clarisse est aussi par trop contente quand elle a écrit sa longue petite lettre ; mais l'ouvrage de Richardson explique d'ailleurs, m'a dit mon père, admirablement les Anglaises. Celui de Rousseau me fait l'effet d'un sermon philosophique en lettres. » L XV : « Par une seule lettre, il est au-delà des cent lettres de Lovelace et de Saint-Preux. [...] Nous franchissons les quatorze volumes de *Clarisse Harlowe* avec un bouquet. » Avec cette pique à l'égard de son amie : « La Julie de Jean-Jacques, que je croyais un professeur, n'est qu'un étudiant auprès de toi. Vertu de femme ! » Autant d'allusions intertextuelles qui inscrivent ces lettres dans leur corpus de lecture, à savoir le roman romantique, épistolaire, à succès, où le registre est épique, comme ici : « Oh ! si les hommes connaissaient la puissance de séduction qu'exercent sur nous les actions héroïques, ils seraient bien grands ; les plus lâches deviendraient des héros. »

Renée en revanche accepte l'humilité ; elle conclut ainsi L XIII : « J'épouse un vieux jeune homme » ; et devient amère envers Louise, L XXV : « Tu peux avoir les illusions de l'amour, toi, chère mignonne ; mais moi, je n'ai plus que les réalités du ménage. Oui, tes amours me semblent un songe ! Aussi ai-je de la peine à comprendre pourquoi tu les rends si romanesques. » L'épithète est devenue péjorative.

Paradoxalement, Louise aussi valorise le secret, mais pour une raison opposée, la pudeur du sentiment exalté et romantique, dans un jeu manipulateur au clair de lune, dont l'homme fait les frais, L XIX : « Oui, je suis une fille horriblement fausse : j'aime Felipe, et je le lui cache avec une infâme dissimulation. Je le voudrais voir sautant de son arbre sur la crête du mur, de la crête du mur sur mon balcon ; et, s'il faisait ce que je désire, je le foudroierais de mon mépris. » Elle n'hésite pas à exacerber la rivalité avec son amie, qui, contrairement à elle, ne reçoit pas de sonnets, L XXIV : « Que dis-tu de cet amour qui s'exprime en prodiguant les fleurs de l'intelligence et les fleurs de la terre ? Depuis une dizaine de jours, je connais ce qu'est cette galanterie espagnole si fameuse autrefois. » Le ton est condescendant, et l'isotopie /privation/, implicite, constitue une provocation qui accentue la divergence de conception du sentiment amoureux.

Mais Renée ne se laisse pas dominer par mademoiselle de Chaulieu, et aussitôt lui répond sur le même ton gentiment polémique, L XXV : « Impertinente ! pourquoi t'aurais-je écrit ? que t'eussé-je dit ? Durant cette vie animée par les fêtes, par les angoisses de l'amour, par ses colères et par ses fleurs que tu me dépeins, et à laquelle j'assiste comme à une pièce de théâtre bien jouée, je mène une vie monotone et réglée à la manière d'une vie de couvent. Nous sommes toujours couchés à neuf heures et levés au jour. Nos repas sont toujours servis avec une exactitude désespérante. Pas le plus léger accident. Je me suis accoutumée à cette division du temps et sans trop de peine. Peut-être est-ce naturel, que serait la vie sans cet assujettissement à des règles fixes qui, selon les astronomes et au dire de Louis, régit les mondes ? [...] Je n'ose pas te conseiller ce que l'expérience me suggère pour ton bonheur ; mais laisse-moi te répéter encore, du fond de ma vallée, que le viatique du mariage est dans ces mots : résignation et dévouement ! » Ce qui n'est pas synonyme de « servitude », comme elle l'affirmait, L XIII. Madame de l'Estorade ne fait ici qu'assumer de nouveau l'antinomie entre la poésie de vie de célibataire et le prosaïsme de sa vie de femme mariée. Cela ira s'intensifiant avec sa maternité, L XXXIII : « Avant l'événement, j'avais de mes doigts cousu la layette et brodé, garni moi-même les bonnets. Je suis esclave, ma mignonne, esclave le jour et la nuit. Et d'abord Armand-Louis tette quand il veut, et il veut toujours... » Sans parler, L XXXI, des « tortures à rendre folle, si l'on n'avait pas la joie de voir la bouche de l'enfant barbouillée de lait [...] car il y a des souffrances, Dieu te garde d'avoir une crevasse au sein ! » Elle trouve néanmoins un moyen d'évasion, par identification avec son amie, L XXV, ce qui prolonge la thématique de la dualité : « ma pensée est assez puissante pour me faire entrer en toi ; j'épouse alors ta belle vie si féconde, si nuancée, si violemment agitée ».

## **2) Deuxième amélioration : mariage n°2**

Réciproquement, Louise devenue « baronne de Macumer » (par alliance avec le ténébreux Abencérage, L XXVI) dira vouloir vivre aussi par procuration, L XXX : « Si j'ignore les joies de la



maternité, tu me les diras, et je serai mère par toi ». Toujours une attribution par inversion des rôles. Soit une possession révélant chez elle aussi, en creux, l'isotopie /privation/.<sup>5</sup>

Son célibat ayant pris fin, huit mois après ses noces (en octobre 1825), Louise se sent obligée, par condescendance, d'opérer un net *distinguo* entre les deux types d'union, L XXVII : « Ô mon ange, pourquoi parlons-nous une langue différente ? Ton mariage purement social, et mon mariage qui n'est qu'un amour heureux, sont deux mondes qui ne peuvent pas plus se comprendre que le fini ne peut comprendre l'infini. Tu restes sur la terre, je suis dans le ciel ! Tu es dans la sphère humaine, et je suis dans la sphère divine. Je règne par l'amour, tu règnes par le calcul et par le devoir. <sup>6</sup> Je suis si haut que s'il y avait une chute je serais brisée en mille miettes. Enfin, je dois me taire, car j'ai honte de te peindre l'éclat, la richesse, les pimpantes joies d'un pareil printemps d'amour. Nous sommes à Paris depuis dix jours... » Par antithèse avec les bords de la Méditerranée pour la destinataire, soit la sédentarité provinciale pour l'une, la brune, face au nomadisme, à l'exotisme, pour l'autre, la blonde. L'année suivante (en mars 1826), l'orgueil de Louise, entretenu par son éducation dès la sortie du couvent, perce sans vergogne, L XXXII : « Je règne enfin dans ce Paris où j'étais si peu de chose il y a bientôt deux ans. Macumer voit son bonheur envié par tout le monde, car je suis la femme la plus spirituelle de Paris. »

### 3) Troisième amélioration : naissance

Renée enchaîne sur la même thématique, par une invitation modeste, à l'occasion du baptême de son fils, L XXXIII : « Viens, reine de Paris, viens dans notre pauvre bastide », maintenant que la provençale est enceinte ; en sorte que l'isotopie /fécondité/ introduit une euphorie valorisante ; elle permet a contrario de critiquer l'évanescence du végétal, qui sert de comparant à la vie de Louise, L XXVIII : « Dévouement ! me suis-je dit à moi-même, n'es-tu pas plus que l'amour ? [...] L'amour, Louise, est un effort de Felipe sur toi ; mais le rayonnement de ma vie sur la famille produira une

---

<sup>5</sup> Cf. Ye Young Chung, art. cit. : « La lettre, bien qu'elle s'échange dans le vide d'une distance préétablie, permet l'introspection interactive de soi à travers l'autre, ainsi qu'une reconnaissance mutuelle. »

<sup>6</sup> Par cette assertion, elle persiste à nier la prédiction que lui adressait madame de l'Estorade l'année précédente (1824), L XVIII : « Un seul calcul ou mille, tout est perdu dans le cœur. Ce calcul atroce, vous le ferez un jour, belle baronne de Macumer, quand vous serez la femme heureuse et fière de l'homme qui vous adore ».

Renée prendra d'ailleurs sa revanche lorsque Louise sera remariée avec Gaston, L LIII : « en pliant tout à ton usage, tu mérites aujourd'hui les reproches que tu m'adressais. [...] tu portes dans ta passion les calculs les plus exacts, les plus mercantiles ; ne vends-tu pas très cher tes parures ? »

Impossible de suivre l'échange des lettres sans leur porter un regard rétrospectif, que requiert la visée comparative — et ce, même quand nos deux épistoliers ne font pas explicitement référence à leurs propos antérieurs.

Telle la condescendance de celle qui n'était encore que célibataire, L X : « Ta vallée fumeuse et ses collines ou arides ou garnies de beaux arbres, ta prairie si curieuse en Provence, ses eaux claires partagées en filets, les différentes teintes de la lumière, tout cet infini, varié par Dieu et qui t'entoure, te rappellera le monotone infini de ton cœur. Mais enfin, je serai là, ma Renée, et tu trouveras une amie dont le cœur ne sera jamais atteint par la moindre petitesse sociale, un cœur tout à toi. (...) Adieu, pauvre chérie engloutie. »

incessante réaction de ce petit monde sur moi ! Ta belle moisson dorée est passagère ; mais la mienne, pour être retardée, n'en sera-t-elle pas plus durable ? elle se renouvellera de moments en moments. L'amour est le plus joli larcin que la Société ait su faire à la Nature ; mais la maternité, n'est-ce pas la Nature dans sa joie ? Un sourire a séché mes larmes. L'amour rend mon Louis heureux ; mais le mariage m'a rendue mère et je vais être heureuse aussi ! » La vie de spectacles agitée de l'une est ainsi contrebalancée par la « vie monotone, un peu grise, mais pleine ; sobre, mais productive », de l'autre.

Il n'est pas oiseux de remarquer que Louise et Felipe multiplient les occurrences de « jalousie » dans leurs échanges (le mot étant caractéristique de leur univers — et un des vocables spécifiques du roman, cf. infra) ; alors que la seule fois où Renée évoque ce signifié, c'est pour vanter une qualité conjugale, L XXVIII : « le Dévouement, dieu jaloux, [...] voilà donc la signature de ma vie. »

Ainsi, après la rivalité constante depuis le début du roman, devant la naissance d'Armand, portant l'un des prénoms de Louise, celle-ci se sent obligée d'établir une égalité évaluative, pour des situations distinctes, L XXXII (toujours en mars 1826) : « Nous allons donc nous revoir après plus de deux ans. Et quels changements ! Nous voilà toutes deux femmes : moi la plus heureuse des maîtresses, toi la plus heureuse des mères. »

#### **4) Première dramatisation : séparation (disjonction spatiale et de valeurs)**

Mais à peine les retrouvailles ont-elles eu lieu, rendant ainsi l'échange épistolaire inutile — ce qui mettrait un terme au roman —, que Louise prend ses distances et quitte son amie, comme l'indique la mention *a posteriori*, L XXXV : « Marseille, juillet (1826). Mon brusque départ va t'étonner, j'en suis honteuse ; mais, comme avant tout je suis vraie et que je t'aime toujours autant, je vais te dire naïvement tout en quatre mots : je suis horriblement jalouse. Felipe te regardait trop. Vous aviez ensemble au pied de ton rocher de petites conversations qui me mettaient au supplice, me rendaient mauvaise et changeaient mon caractère. Ta beauté vraiment espagnole devait lui rappeler son pays et cette Marie Hérédia, de laquelle je suis jalouse, car j'ai la jalousie du passé. [...] Felipe enviait trop aussi cet enfant, que je me prenais à haïr. Oui, cette insolente vie qui remplit ta maison, qui l'anime, qui y crie, qui y rit, je la voulais à moi. J'ai lu des regrets dans les yeux de Macumer, j'en ai pleuré pendant deux nuits à son insu. [...] Enfin, après avoir acquis la certitude de ton bonheur, je m'en vais à tire-d'aile, contente, dans mon cher Chantepleurs, où Felipe s'arrangera pour être père, je ne veux t'y recevoir qu'ayant à mon sein un bel enfant semblable au tien. » Les nouveaux noms propres ici apparus réclament des précisions : concernant le baron de Macumer, L XV : « Étant duc de Soria, il devait épouser une des plus riches héritières de l'Espagne, la jeune princesse Marie Hérédia », rappel qui motive la jalousie de la baronne ; quant à « Chantepleurs », ce toponyme, contenant deux antonymes, reflète à la fois la tristesse soudaine de Louise, et sa mélomanie originelle (cf. L II : « Je suis comme folle du désir d'entendre la musique italienne et de voir un opéra français. » En outre, elle confiait ainsi son émotion ressentie auprès de Felipe, L XII : « Ma chère, sa voix est d'une

douceur pénétrante, il parle comme la Foedor chante. »). Il introduit dans le roman une nouvelle localisation, dirigée vers le Sud, c'est-à-dire en direction de l'Estorade, L XXVII : « le château de Chantepleurs, la terre achetée par Macumer en Nivernais, sur les bords de la Loire, à soixante lieues de Paris. »

Or cette séparation soudaine est critiquée par son amie, qui s'efforce de dissiper sa jalousie : certes elle assume des cachotteries commises avec le baron espagnol, mais nie l'existence d'une séduction interdite. Il ne s'agit selon elle que de confidences faites par lui, remettant en question l'amour passion que Louise lui porte. Cette intrusion du tiers dans le couple invité associe donc l'isotopie /duplicité/ à /indiscrétion/, puisque dans le dévoilement il s'agit d'une franchise ne pouvant que vexer la baronne de Macumer, L XXXVI : « il t'adore comme il adore Dieu ; donc, il devait dissimuler profondément ; et, pour aller pêcher des secrets au fond de ce diplomate, sous les roches de son cœur, j'avais à déployer autant d'habileté que de ruse ; mais j'ai fini, sans que notre homme s'en soit douté, par découvrir bien des choses desquelles ma mignonne ne se doute pas. [...] D'abord, ma mignonne, tu ne l'aimes pas. Avant deux ans, tu te fatigueras de cette adoration. Tu ne verras jamais en Felipe un mari, mais un amant de qui tu te joueras sans nul souci, comme font d'un amant toutes les femmes. [...] En ce moment, malgré son aveuglement, Macumer entrevoit cet avenir, il se sent diminué par son amour. Son voyage en Sardaigne me prouve qu'il va tenter de se retrouver lui-même par cette séparation momentanée. [...] je trouve que tu aimes Felipe pour toi, et non pour lui-même. [...] Ne seras-tu donc pas fière d'exercer ton pouvoir autrement qu'à ton profit, de faire un homme de génie d'un homme grand, comme je fais un homme supérieur d'un homme ordinaire ? » La vraisemblance d'un tel aveu — question cruciale depuis *La Princesse de Clèves* —, entre deux amies, chacune ayant fait de son côté sa vie conjugale, pousse le lecteur à objecter, non sans réprobation, concernant Renée : mais de quoi se mêle-t-elle ? L'adhésion à un tel comportement ne peut être justifiée que par la précaution oratoire liminaire, clamant sa sincérité : « Écoute-moi, chère sœur d'élection, et sache, avant tout, que je te veux heureuse. » L'enjeu est alors, pour la destinataire, d'accepter de modifier raisonnablement sa conduite, comme veut l'y inciter de façon implicite l'antithèse, L XXXVI : « De nous deux, je suis un peu la Raison comme tu es l'Imagination ; je suis le grave Devoir comme tu es le fol Amour. »

Face à cette gravité psychologique, Louise fait diversion par la légèreté de son humeur, comme si la critique de son égoïsme d'exaltée avait glissé sur elle, L XXXVII : « Gênes. Ma chère belle, j'ai eu la fantaisie de voir un peu l'Italie, et suis ravie d'y avoir entraîné Macumer, dont les projets, relativement à la Sardaigne, sont ajournés. Nous voyageons en amants : la nouveauté des lieux renouvelle nos chères noces. » L'indifférence aux propos de son amie que cela suggère est cependant dissipée par le fait qu'elle n'a pas encore pu lire ce que Renée lui écrivait, comme celle-ci le mentionne, L XXXVIII : « Septembre. Ma chère, il y a pour toi à Chantepleurs une assez longue réponse à la lettre que tu m'as écrite de Marseille. Ce voyage fait en amants est si loin de diminuer les craintes que je t'y exprimais, que je te prie d'écrire en Nivernais pour qu'on t'envoie ma lettre. » Elle la reçoit finalement trois mois plus tard, et logiquement, la prend mal, L XXXIX : « Rome, décembre. J'ai ton infâme lettre, que, sur ma demande, mon régisseur m'a envoyée de Chantepleurs

ici. Oh ! Renée [...] Mais je t'épargne tout ce que mon indignation pourrait me suggérer. » Et même si la lettre se clôt sur un ton toujours agressif (« P. S. Chère imbécile, ta lettre montre bien que tu ne connais l'amour qu'en idée. »), Louise ne rompt pas avec son amie — il fallait que l'échange épistolaire continue — car son romantisme effréné est entretenu par Felipe, qui renie ses propres confidences, L XXXIX : « Mon cher Abencérage est tombé à mes pieds en te traitant de radoteuse ; il m'a emmenée au balcon du palais où nous sommes, et d'où nous voyons une partie de Rome : là, son langage a été digne de la scène qui s'offrait à nos yeux ; car il faisait un superbe clair de lune. Comme nous savons déjà l'italien, son amour, exprimé dans cette langue si molle et si favorable à la passion, m'a paru sublime. Il m'a dit que, quand même tu serais prophète, il préférerait une nuit heureuse ou l'une de nos délicieuses matinées à toute une vie. À ce compte, il avait déjà vécu mille ans. Il voulait que je restasse sa maîtresse, et ne souhaitait pas d'autre titre que celui de mon amant. » La formule finale ironique : « Sache donc que l'amour est un principe dont tous les effets sont si dissemblables qu'aucune théorie ne saurait les embrasser ni les régenter. Ceci est pour mon petit docteur en corset. » persiste à repousser toute intrusion de la rationalité dans son monde sentimental.

Mais Louise a bon fond, et veut prouver qu'elle n'est pas rancunière en retournant l'invitation, L XLI : « Chantepleurs me paraîtra délicieux après les pompes et les vanités de l'Italie ; car, après tout, la magnificence est ennuyeuse, et le regard d'un amant est plus beau qu'un *capo d'opera*, qu'un *bel quadro* ! Nous t'y attendrons, je ne serai plus jalouse de toi. Tu pourras sonder à ton aise le cœur de mon Macumer, y pêcher des interjections, en ramener des scrupules, je te le livre avec une superbe confiance. » Cette manière de sceller la réconciliation repose sur l'empathie : « Pauvre ange, Macumer et moi nous t'avons pardonné tes mauvaiesetés en apprenant combien tu as été tourmentée. J'ai frissonné, j'ai souffert en lisant les détails de cette double torture, et me voilà moins chagrine de ne pas être mère. »

## 5) Deuxième dramatisation : maladie infantile et stérilité

En effet, une lettre intermédiaire de Renée était alarmante : au-delà de sa vexation quant au mot de Felipe, L XL : « Vous me prenez pour une radoteuse, je me tairai. » elle utilise le thème spéculaire de l'alter ego pour transmettre des confidences pathétiques : « Ah ! Louise, je sors de l'enfer ! Si j'ai le courage de te parler de mes souffrances, c'est que tu me sembles une autre moi-même. »<sup>7</sup> Car elle

---

<sup>7</sup> Or, que ce soit pour l'une ou l'autre épistolière, ce dédoublement concerne aussi leur époux respectif :

— Louise de Macumer, L XXVII : « Felipe est un ange. Je puis penser tout haut avec lui. Sans figure de rhétorique, il est un autre moi. » Or quand elle lance cette phrase étrange à son amie, L XV : « Tu t'es faite homme, et ton Louis va se trouver la femme ! », cela ne signifie pas que l'épouse se voit attribuer le sème /sexe masculin/, et inversement pour l'époux ; mais bien /rationalité (patriarcale)/ pour « homme » (cf. supra « ta sage arithmétique ») vs /passion/ ou /faiblesse/ pour « femme » (voir Rastier, *op. cit.*, 1987, p. 81 pour une attribution identique chez Zola) ; cf. L XIII : « Il a, ma chère, une délicatesse de femme, comme tous les hommes qui ont beaucoup souffert. »

— Madame de l'Estorade, *ibid.* : « Insensiblement je me suis habituée à lui [Louis], j'en ai fait un autre moi-même. » Mais avec cet avertissement, L XXXVI : « Dans un temps donné, tu auras réduit Macumer à n'être que l'ombre d'un homme : il n'aura plus sa volonté, il ne sera plus lui-même, mais une chose façonnée à ton usage ; tu te le seras si bien assimilé, qu'au lieu d'être deux, il n'y aura plus qu'une personne dans votre ménage. »

revient sur les affres de la maladie de son fils convulsionnaire, auxquelles elle est en proie : « Noir, crispé, rabougri, muet, mon gentil Armand était une momie. Être là, voir un cadavre bleu ou noir, pas un cri, pas un mouvement, au lieu d'une créature si bruyante et si vive ! » Touchant au macabre, et associée à elle, il convient de préciser que l'isotopie médicale était déjà présente à l'incipit du roman (comme d'ailleurs l'isotopie religieuse, si prégnante dans ce roman, ne serait-ce qu'avec l'allusion aux *Aventures du dernier Abencérage* de Chateaubriand, en 1826 ; ici Felipe confie L VI : « le massacre de nos ancêtres dans la cour des Lions nous a faits malgré nous Espagnols et chrétiens »), quand Louise évoquait sa « délivrance » du couvent, L I : « Ma tante, qui ne voulait pas me voir mourir de consommation, a vaincu ma mère, qui prescrivait toujours le noviciat comme seul remède à ma maladie. La noire mélancolie où je suis tombée après ton départ a précipité cet heureux dénouement. [...] N'as-tu pas été malade en même temps que ta mignonne ? Dans le morne abattement où j'étais, je ne pouvais que reconnaître un à un les liens qui nous unissent ; je les ai crus rompus par l'éloignement, j'ai été prise de dégoût pour l'existence comme une tourterelle dépareillée, j'ai trouvé de la douceur à mourir, et je mourais tout doucement [...] Être seule aux Carmélites, à Blois, en proie à la crainte d'y faire ma profession sans ma Renée ! mais c'était une maladie, une maladie mortelle. » C'est dire combien le lien fusionnel est primordial pour la santé, d'abord de Louise, même s'il n'empêche pas sa mort, inéluctable, à la dernière lettre du roman.

L'isotopie /protection maternelle/ est ainsi liée à la dysphorie par une duplication qui l'intensifie, L XL : « Avoir eu cette douleur quand je dois accoucher de nouveau dans six semaines, c'était une horrible aggravation du martyr, j'avais peur pour l'autre ! Adieu, ma chère et bien-aimée Louise, ne désire pas d'enfants, voilà mon dernier mot. » Par ce souhait, Renée rappelle les imprécations de celle qui n'était encore que mademoiselle de Chaulieu, L X : « Je hais d'avance les enfants que tu auras ; ils seront mal faits. » Avant que celle-ci n'avoue, quatre ans plus tard (en 1828), dans une nette inversion dialectique — moment clef de l'intrigue —, quelle est son obsession de maternité, L XLIII : « Pour la première fois de ma vie, ma chère Renée, j'ai pleuré seule sous un saule, sur un banc de bois, au bord de mon long étang de Chantepleurs, une délicieuse vue que tu vas venir embellir, car il n'y manque que de joyeux enfants. Ta fécondité m'a fait faire un retour sur moi-même, qui n'ai point d'enfants après bientôt trois ans de mariage. Oh ! pensais-je, quand je devrais souffrir cent fois plus que Renée n'a souffert en accouchant de mon filleul, quand je devrais voir mon enfant en convulsions, faites, mon Dieu, que j'aie une angélique créature comme cette petite Athénaïs que je vois d'ici aussi belle que le jour [...] Quand broderai-je de petits bonnets ? quand choisirai-je la toile d'une layette ? quand coudrai-je de jolies dentelles pour envelopper une petite tête ? [...] Mon parc, le château me semblent déserts et froids. Une femme sans enfants est une monstruosité ; nous ne sommes faites que pour être mères. Oh ! docteur en corset que tu es, tu as bien vu la vie. La stérilité d'ailleurs est horrible en toute chose. » (Elle en accuse presque son mari à demi-mot : « Je sens en moi des forces que Felipe néglige... ») Cette fois, l'apostrophe ironique est un aveu d'infériorité de la part de Louise, obligée de reprendre l'aphorisme de son amie, L XXXI : « Une femme qui n'est pas mère est un être incomplet et manqué. » (Nul doute qu'une Simone de Beauvoir ferait de ce consensus une preuve du côté anti-féministe et réactionnaire du roman.)

L'année suivante (en 1829), Renée la rassurera en faisant d'elle une mère par substitution, L XLVII : « Je te trace ces lignes à la hâte au milieu de mes préparatifs, de mes enfants, et d'Armand qui me crie : - Marraine ! marraine ! allons la voir ! à me rendre jalouse : c'est presque ton fils ! » Soit une exclamation qui traduit le lien religieux, que veut entretenir Renée, comme en témoignent les lignes qui précèdent : « il n'est qu'en voyage vers Dieu ; tu ne feras plus un seul pas qui ne te conduise vers lui. Chaque devoir accompli rompra quelque anneau de la chaîne qui vous sépare. Allons, ma Louise, tu te relèveras dans mes bras et tu iras à lui pure, noble, pardonnée de tes fautes involontaires, et accompagnée des œuvres que tu feras ici-bas en son nom. »

### **6) Troisième dramatisation : veuvage**

Car le macabre vient de s'intensifier avec le décès du baron de Macumer, L XLVI : « Les journaux t'auront appris, ma bonne et tendre Renée, l'horrible malheur qui a fondu sur moi ; je n'ai pu t'écrire un seul mot, je suis restée à son chevet pendant une vingtaine de jours et de nuits, j'ai reçu son dernier soupir, je lui ai fermé les yeux, je l'ai gardé pieusement avec les prêtres et j'ai dit les prières des morts. Je me suis infligé le châtement de ces épouvantables douleurs, et cependant, en voyant sur ses lèvres sereines le sourire qu'il m'adressait avant de mourir, je n'ai pu croire que mon amour l'ait tué ! [...] L'amour pur et violent comme il est quand il est absolu serait-il donc aussi infécond que l'aversion, de même que l'extrême chaleur des sables du désert et l'extrême froid du pôle empêchent toute existence ? » Avec cet aveu de culpabilité : « Je l'ai tué par mes exigences, par mes jalousies hors de propos, par mes continuelles tracasseries. »

L'épistolière était déjà frappée du sceau de l'isotopie /macabre/, quand, cinq ans auparavant (dès 1824), elle opérait un distinguo entre maladie bénigne, concrète, et sacrifice total, idéalisé, L XXIV : « Ma chère amie, toi qui t'es mariée en deux mois à un pauvre souffreteux de qui tu t'es faite la mère, tu ne connais rien aux effroyables péripéties de ce drame joué au fond des cœurs et appelé l'amour, où tout devient en un moment tragique, où la mort est dans un regard, dans une réponse faite à la légère. » Ainsi, son désir d'absolu Romantique la conduisait à louer sa propre tragédie, qu'elle aurait pu intituler *La Mort de l'Amante*, L XXX : « je me surprends à désirer de mourir à trente ans, dans toute la splendeur de la vie, dans les roses de l'amour, au sein des voluptés, de m'en aller rassasiée, sans mécompte, ayant vécu dans ce soleil, en plein dans l'éther, et même un peu tuée par l'amour, n'ayant rien perdu de ma couronne, pas même une feuille, et gardant toutes mes illusions. Songe donc ce que c'est que d'avoir un cœur jeune dans un vieux corps, de trouver les figures muettes, froides, là où tout le monde, même les indifférents, nous souriait, d'être enfin une femme respectable [...] Mais c'est un enfer anticipé. Nous avons eu, Felipe et moi, notre première querelle à ce sujet. Je voulais qu'il eût la force de me tuer à trente ans, pendant mon sommeil, sans que je m'en doutasse, pour me faire entrer d'un rêve dans un autre. »

Notons que ce décès n'est relaté que dans un autre roman, contemporain, *Splendeurs et Misères des courtisanes* (1838-1847) : « — Madame de Chaulieu vient de recevoir une affreuse nouvelle : son gendre, le baron de Macumer, l'ex-duc de Soria, vient de mourir. Le jeune duc de Soria et sa femme, qui étaient allés à Chantepleurs y soigner leur frère, ont écrit ce triste événement. Louise est dans un état navrant. » Or Balzac, dans cet épais roman, ne se contente pas de jouer sur le changement de point de vue et sur le retour de personnages ; il opère par « clonage » du célèbre héros négatif qui hante Rubempré, comme le révèle un mot clé rare (9 occurrences de l'adjectif au singulier dans le corpus des 49 romans de Balzac, de *Hyperbase*), qui caractérise les deux proscrits. En effet, avant d'être séduite, Louise écrivait, L XII : « Hénarez ose me regarder, ma chère, et ses yeux me troublent, ils me produisent une sensation que je ne puis comparer qu'à celle d'une terreur profonde. On ne doit pas plus regarder cet homme qu'on ne regarde un crapaud, il est laid et **fascinateur**. Voici deux jours que je délibère avec moi-même si je dirai nettement à mon père que je ne veux plus apprendre l'espagnol, et faire congédier cet Hénarez » ; et dans *Splendeurs* on lit : « Le faux prêtre peignit par un geste le suicide d'un homme qui se jette à l'eau, puis il arrêta sur Lucien un de ces regards fixes et pénétrants qui font entrer la volonté des gens forts dans l'âme des gens faibles. Ce regard **fascinateur**, qui eut pour effet de détendre toute résistance, annonçait entre Lucien et le faux abbé, non-seulement des secrets de vie et de mort, mais encore des sentiments aussi supérieurs aux sentiments ordinaires que cet homme l'était à la bassesse de sa position. [...] Cette soutane de prêtre espagnol cachait Jacques Collin, une des célébrités du baigne, et qui, dix ans auparavant, vivait sous le nom bourgeois de Vautrin dans la Maison Vauquer, où Rastignac et Bianchon se trouvèrent en pension. Jacques Collin, dit Trompe-la-Mort [...] — Comment vous nommez-vous ? demanda-t-elle au prêtre quand il lui dit adieu. — Carlos Herrera, je suis Espagnol et banni de mon pays. »

Or, même si Hénarez et Herrera partagent plusieurs sèmes descriptifs, ils ne sont pas un « agoniste » au sens de Rastier (i. e. « un type constitutif d'une classe d'acteurs »), dans la mesure où les sèmes /machiavélique/ + /destructeur/ qui définissent le célèbre forçat aux multiples pseudonymes, sont distinctifs de Felipe (qui fait le bonheur de Louise), et ce, malgré la mise en garde de Renée, L XI, voyant en lui une généralité négative : « Tout ce que tu m'en dis se rapporte au caractère le plus dangereux de ceux de ces gens-là qui, n'ayant rien à perdre, risquent tout. » Ils n'ont pas du tout les mêmes rôles dans leurs sphères interactionnelles. Quant à la mort prématurée de Hénarez, elle l'éclipse très vite par rapport à l'aura de Herrera.

### 7) Quatrième amélioration : mariage n°3

Ainsi s'ouvre la deuxième partie du roman, en 1833. Veuve, la baronne de Macumer réactive l'isotopie /duplicité/, qui était l'une des valeurs promues par sa correspondante, L XLVIII : « Je me marie dans un village auprès de Paris, secrètement. J'aime, je suis aimée. J'aime autant qu'une femme qui sait bien ce qu'est l'amour peut aimer. Je suis aimée autant qu'un homme doit aimer la femme par laquelle il est adoré. Pardonne-moi, Renée, de m'être cachée de toi, de tout le monde. Si ta Louise trompe tous les regards, déjoue toutes les curiosités, avoue que ma passion pour mon pauvre Macumer exigeait cette tromperie. [...] Voici vingt-deux mois qu'il me fait la cour ; j'ai vingt-sept ans,

il en a vingt-trois [...] Je ne veux pas que nous soyons connus dans le pays. Nous enverrons chercher toutes nos provisions à Paris. Ainsi, j'espère pouvoir vivre mystérieusement. » Or cette nouvelle union s'accompagne d'une inversion des rôles : « Ce que toutes les femmes demandent aujourd'hui à l'amour, le mariage me le donne. Je sens en moi pour Gaston l'adoration que j'inspirais à mon pauvre Felipe ! » La voilà donc plus altruiste, sous l'influence de l'autre épouse, mais toujours dans la Passion : « Cependant je crois posséder les facultés, le dévouement, l'esprit nécessaires pour, non pas entretenir, mais faire croître cet amour loin du monde et dans la solitude. Si j'échouais, si le magnifique poème de cet amour secret devait avoir une fin... » Car Gaston est poète ; il voit en elle « une créature vraiment supérieure », L XLIX ; autant d'éléments qui prouvent la continuité de cette relation avec celle de feu Felipe, dont la rencontre inspirait cette conclusion à mademoiselle de Chaulieu, L XII : « Ce que j'ai senti, c'est la poésie. » Encouragée, à l'époque des illusions et des souvenirs de couvent, par son amie, L XX : « Tu aimes, tu es adorée. Oh ! chère, livre-toi tout entière à ce beau poème qui nous a tant occupées. » Désormais madame Gaston affirme, L LII : « Non seulement notre vie, nous en avons la certitude, ne sera jamais monotone, mais encore elle ne sera peut-être jamais assez étendue pour contenir les poésies de notre amour ».

Or ce nouvel élan peu « réaliste » ne manque pas d'entraîner la réprobation de Renée, doxale dans sa logique, L L : « Comment, Louise, après tous les malheurs intimes que t'a donnés une passion partagée, au sein même du mariage, tu veux vivre avec un mari dans la solitude ? Après en avoir tué un en vivant dans le monde, tu veux te mettre à l'écart pour en dévorer un autre ? Quels chagrins tu te prépares ! [...] Enfin, mon amitié pressent quelque malheur qu'aucune prévision ne pourrait m'expliquer ; je ne sais ni d'où il viendra, ni qui l'engendrera, mais, ma chère, un bonheur immense et sans bornes t'accablera sans doute. » On retrouve les éléments constitutifs de l'isotopie /indiscrétion/ : de la stupéfaction à la franchise amère-ironique, moralisatrice et sans concession. On comprend qu'à la suite d'une telle malédiction cette lettre reste sans réponse, et qu'il faille une relance, aussitôt fondée sur une affirmation de valeurs supérieures, concernant désormais ces trentenaires (en 1835), L LI : « Que deviens-tu, ma chère ? Après un silence de trois années, il est permis à Renée d'être inquiète de Louise. Voilà donc l'amour ! il emporte, il annule une amitié comme la nôtre. Avoue que si j'adore mes enfants plus encore que tu n'aimes ton Gaston, il y a dans le sentiment maternel je ne sais quelle immensité qui permet de ne rien enlever aux autres affections, et qui laisse une femme être encore amie sincère et dévouée. »

### **8) Cinquième amélioration : réclusion heureuse et réussite sociale**

À ce déclin envisagé de madame Marie Gaston s'oppose l'essor de celle qui est devenue la comtesse de l'Estorade : ici comme dans le roman dans sa globalité, l'isotopie financière exclut l'égoïsme cupide, puisque les « sages calculs » qu'elle fait sont tournés vers sa famille, L LI : « En vingt ans nous aurons amassé environ six cent mille francs, qui serviront à doter et ma fille et René, que je destine à la marine. Mon petit pauvre aura dix mille livres de rentes, et peut-être pourrions-nous lui laisser en argent une somme qui rende sa part égale à celle de sa sœur. » Néanmoins, cela



traduit son matérialisme, comme l'isotopie politique de Louis (« nommé pair de France et grand-officier de la Légion d'Honneur », et promu par « la faveur de Charles X », sans parler de sa députation, que Renée se proposait d'ailleurs de faire appuyer par sa famille, les De Maucombe, L XIII). C'est l'isotopie /ambition/ qui fait ainsi le lien avec l'épanouissement de la mère, réjouie du succès de l'aîné sur l'isotopie /éducation/ (« Ma chère, il y a quelques jours, j'ai eu l'enivrante sensation de voir au concours général, en pleine Sorbonne, Armand couronné. Ton filleul a eu le premier prix de version. À la distribution des prix du collège Henri IV, il a obtenu deux premiers prix, celui de vers et celui de thème. »), et de la beauté de sa fille Naïs, laquelle réactive le thème du double adoré (« Quant à Naïs, c'est tellement moi, que je ne distingue pas sa chair de la mienne. Souvent, quand je la contemple, il me vient des pleurs dans les yeux. »).

Ce narcissisme familial fait alors place, non sans surprise par rapport aux prédictions alarmistes de Renée, à la situation idyllique de Louise, blottie dans son chalet isolé, comme en témoigne cet incipit, L LII : « Un silence de trois années a piqué ta curiosité, tu me demandes pourquoi je ne t'ai pas écrit ; mais, ma chère Renée, il n'y a ni phrases, ni mots, ni langage pour exprimer mon bonheur : nos âmes ont la force de le soutenir, voilà tout en deux mots. Nous n'avons point le moindre effort à faire pour être heureux, nous nous entendons en toutes choses. » Avec néanmoins, toujours, cette pointe de dysphorie due à la frustration maternelle : « Hélas ! ma Renée, je n'ai toujours point d'enfants. Un moment viendra sans doute où il faudra les sentiments du père et de la mère pour animer cette retraite, où nous aurons besoin l'un et l'autre de voir des petites robes, des pèlerines, des têtes brunes ou blondes, sautant, courant à travers ces massifs et nos sentiers fleuris. Oh! quelle monstruosité que des fleurs sans fruits. » L'isotopie /privation/, dans la procréation, est ici patente. Elle s'accompagne de /lucidité/ dans la prise de conscience de l'antithèse entre /expansion/ (de toi) et /rétraction/ (de moi) : « Ma vie, à moi, s'est restreinte, tandis que la tienne a grandi, a rayonné. L'amour est profondément égoïste, tandis que la maternité tend à multiplier nos sentiments. »

Du fait de ce mea culpa, au moment où une entente cordiale pourrait, en ce finale, aboutir à une harmonie entre les deux « sœurs », madame de l'Estorade ne peut s'empêcher de remuer le couteau dans la plaie de madame Gaston, L LIII : « je saurais rester fidèle à mes chers devoirs et à ma douce famille. La maternité, mon ange, est pour le cœur de la femme une de ces choses simples, naturelles, fertiles, inépuisables comme celles qui sont les éléments de la vie [...] Plus voluptueuse que tendre, tu veux être et la femme et la maîtresse <sup>8</sup>. Avec l'âme d'Héloïse et les sens de sainte Thérèse, tu te livres

---

<sup>8</sup> Dans cette simultanéité des deux rôles, on voit poindre le topos de « la Maman & la Putain », cette dernière étant lexicalisée dans le roman par la célèbre « courtisane » balzacienne :

— De Louise à Renée :

L XV : « S'il t'aime, et je n'en doute pas, il ne s'apercevra jamais que tu te conduis dans l'intérêt de ta famille comme les courtisanes se conduisent dans l'intérêt de leur fortune ; et certes elles rendent les hommes heureux, à en croire les folles dissipations dont elles sont l'objet. »

Or, dans la réponse ultérieure de la moralisatrice, cette équivalence, indexée à l'isotopie /duplicité/ (dont le mari fait les frais), posée en début de roman, se lira bientôt sur l'isotopie /réprobation/ :

— De la vicomtesse de l'Estorade à la baronne de Macumer :

à des égarements sanctionnés par les lois ; en un mot, tu dépraves l'institution du mariage [...] J'ai cru franchement que plusieurs mois accordés à cet amour conjugal te rendraient la raison par la satiété ; mais je te vois insatiable, et après avoir tué un amant, tu en arriveras à tuer l'amour. Adieu, chère égarée, je désespère, puisque la lettre où j'espérais te rendre à la vie sociale par la peinture de mon bonheur n'a servi qu'à la glorification de ton égoïsme. Oui, il n'y a que toi dans ton amour, et tu aimes Gaston bien plus pour toi que pour lui-même. » L'insistance accusatrice est sans concession : « L'exemple de ta vie, assise sur un égoïsme féroce, quoique caché par les poésies du cœur, a fortifié ma résolution. » Celle de promouvoir le « dévouement » maternel, dans un cadre conjugal uni. Quant à ce dernier, Renée le présente comme la résultante, et non plus seulement comme l'attribution, de l'isotopie /fécondité/ : « La société, ma chère, a voulu être féconde. En substituant des sentiments durables à la fugitive folie de la nature, elle a créé la plus grande chose humaine : la Famille, éternelle base des Sociétés. »

### **9) Quatrième dramatisation : trahison conjugale**

Nouveau rebondissement, sur la modalité épistémique : madame Gaston est de nouveau indexée à l'isotopie /lucidité/, mais cette fois en raison de la déception que lui occasionne son mari, faisant renaître sa jalousie viscérale, comme elle le relate, L LIV : « Je vis alors dans son maintien, dans son regard, cette espèce de joie intérieure qu'on éprouve en faisant réussir une tromperie [...] je me suis donné le plaisir de le voir s'entortillant dans les charmilles du mensonge et les labyrinthes de la tromperie sans en pouvoir sortir [...] Ma jalousie s'était montrée à découvert et établissait la guerre et ses stratagèmes entre Gaston et moi [...] je suis certaine d'avoir une rivale [...] je suis trahie, et pour qui ? pour une Anglaise qui a de gros pieds, de gros os, une grosse poitrine, quelque vache britannique. » Et en dépit de ses scrupules (« mon espionnage était indigne d'Armande-Louise-Marie de Chaulieu », où l'on note sa reprise du nom de jeune fille, dans un divorce symbolique), elle met au premier plan l'isotopie /duplicité/, dans une trahison où l'argent semble jouer un rôle corrupteur. Ajoutons le rôle de la disjonction spatiale : les allers-retours à cheval à Paris continuent à faire de la capitale ce lieu de perdition qui caractérisait déjà Louise, aux yeux de son amie.

### **10) Cinquième et dernière dramatisation : décès n°2**

Bien qu'elle soit momentanément rassurée sur cette fausse piste adultérine, madame Gaston continue de souffrir, sur la paire d'isotopies /médical/ + /macabre/ (qui indexaient Renée, L XL supra ; vision pessimiste qui lui a été transférée), L LIV : « Ma chère, depuis cette matinée, j'ai redoublé d'amour pour Gaston, et je l'ai trouvé plus amoureux que jamais ; il est si jeune ! Vingt fois,

---

L XXXVI : « Tu n'hésites pas à exercer le pouvoir que te remet l'amour. Ton autorité s'aperçoit dans un geste, dans le regard, dans l'accent. Oh ! chère, tu es, comme te le disait ta mère, une folle courtisane. » L XL : « Felipe t'aime comme il aimerait une courtisane ». L LIII : « Oh ! combien il est grand ce mot de la duchesse de Sully, la femme du grand Sully enfin, à qui l'on disait que son mari, quelque grave qu'il parût, ne se faisait pas scrupule d'avoir une maîtresse : - C'est tout simple, a-t-elle répondu, je suis l'honneur de la maison, et serais fort chagrine d'y jouer le rôle d'une courtisane. »

à notre lever, je suis près de lui dire : - Tu m'aimes donc plus que celle de la rue de la Ville-Lévêque ? Mais je n'ose m'expliquer le mystère de mon abnégation. - Tu aimes bien les enfants ? lui ai-je demandé. - Oh! oui, m'a-t-il répondu ; mais nous en aurons! - Et comment ? - J'ai consulté les médecins les plus savants, et tous m'ont conseillé de faire un voyage de deux mois. - Gaston, lui ai-je dit, si j'avais pu aimer un absent, je serais restée au couvent pour le reste de mes jours. Il s'est mis à rire, et moi, ma chère, le mot voyage m'a tuée. Oh ! certes, j'aime mieux sauter par la fenêtre que de me laisser rouler dans les escaliers en me retenant de marche en marche. Adieu, mon ange, j'ai rendu ma mort douce, élégante, mais infaillible. Mon testament est écrit d'hier ; tu peux maintenant me venir voir, la consigne est levée. Accours recevoir mes adieux. Ma mort sera, comme ma vie, empreinte de distinction et de grâce : je mourrai tout entière. »

Face à un tel appel indirect à l'aide, le regard intrusif de la comtesse de l'Estorade déjà attesté supra (L XXXVI) est ici redoublé par le fait avoué d'être intervenue dans l'enquête, toujours sur l'isotopie /duplicité/, par une protection quasi-maternelle de sa « sœur », L LV : « Je suis descendue jusqu'à faire marcher la police ; mais c'est un secret entre le préfet, nous et toi. » La lucidité de Louise n'était donc qu'une illusion puisque les révélations faites pour disculper Gaston sont données comme la vérité : « La veuve de Louis Gaston, cette belle femme que tu prends pour ta rivale, est arrivée à Paris avec deux enfants qui sont tes neveux, et sans un sou. Il est tout simple que Gaston ait voulu lui-même en secret donner une existence convenable à la veuve de son frère. » Or cette erreur cognitive ne fait que réaliser celle que prédisait la tante de Louise, dont elle citait les paroles à l'incipit, L I : « Je te connais mieux que tu ne te connais toi-même : la passion ne sera pas chez toi ce qu'elle est chez les femmes ordinaires. » Les tourments de ses élans romantiques n'ont fait que confirmer ce présage.

La jalousie de madame Gaston devrait donc être dissipée ; peine perdue, car la pathologie funeste, incarnation de la fatalité, a pris le dessus, L LVI : « Il est trop tard! Ô! ma vie, ma belle vie! quel médecin me la rendra ? Je me suis frappée à mort [...] Je me suis rendue poitrinaire au plus haut degré en quelques jours [...] Je meurs comme je l'ai souhaité souvent : à trente ans, jeune, belle, tout entière. » Dans ce finale Romantique, où l'héroïne écrit sa mort, au moment même où elle se produit, la brièveté de sa lettre ajoute à la solennité du ton tragique-pathétique.

Sont-ce ses derniers mots ? Nullement, car la citation au discours direct prend le relais dans la longue lettre ultime, de Renée, adressée cette fois du chalet à son mari le comte de l'Estorade : l'agonisante, au chevet de laquelle elle s'est rendue, y trouve le temps de disculper les deux hommes de sa vie, et d'énoncer une sentence qui donne raison à son amie, L LVII : « Comme il est impossible de rencontrer des Felipe ou des Gaston, la loi sociale est en ceci d'accord avec la loi naturelle. Oui, la femme est un être faible qui doit, en se mariant, faire un entier sacrifice de sa volonté à l'homme, qui lui doit en retour le sacrifice de son égoïsme. » En dépit de ce tour gnomique

<sup>9</sup>, l'épistolière laisse une place à l'ironie, dans la mesure où elle raille les « théories » de son amie : « Mon cher docteur en corset a raison : le mariage ne saurait avoir pour base la passion, ni même l'amour. »

L'épilogue revient à celle qui porte les valeurs doxales, la comtesse de l'Estorade, usant du mode impératif et du registre pathétique, sur une durée d'une vingtaine de jours, L LVII : « 7 août. Mon ami, emmène les enfants et fais le voyage de Provence sans moi ; je reste auprès de Louise qui n'a plus que quelques jours à vivre : je me dois à elle et à son mari, qui deviendra fou, je crois. [...] 26 août. J'ai le cœur brisé. Je viens d'aller la voir dans son linceul, elle y est devenue pâle avec des teintes violettes. Oh ! je veux voir mes enfants! mes enfants! Amène mes enfants au-devant de moi! » Seule consolation, le contact avec ce dont son amie a toujours été privée, la descendance. Laquelle relance le processus vital (des l'Estorade) après le décès (de Armande-Louise-Marie de Chaulieu), ce qui promeut l'isotopie aspectuelle /imperfectif/.

Notons que l'isotopie /protection/, jusque-là liée au sentiment maternel, a cette fois pour objet (au cas accusatif) non plus les enfants, mais la mère elle-même, bénéficiaire de leur présence. Quant à cette couleur violette, elle renvoie au début du roman, où Louise vantait ainsi son physique, L III : « je ressemble à la figure qui, dans le vieux missel de ma tante, s'élève d'un lis violâtre » ; par assimilation, l'identité chromatique neutralise quelque peu le sème /dysphorie/ que le contexte macabre lui propageait.

### **Conclusions**

Il s'agissait, au fil de l'échange épistolaire, dans sa globalité, de mettre à jour les principales isotopies et inversions de contenu, qui permettent les rebondissements sans lesquels l'intérêt du lecteur faiblirait. Qui permettent aussi la cohésion textuelle, par leur récurrence à divers endroits du roman.

Si chez Laclos les lettres des *Liaisons dangereuses* étaient fondées sur le topos (poliorcétique) « L'amour, c'est la guerre », le roman de Balzac dont nous venons d'étudier la trame témoigne que « L'amitié (féminine), c'est l'échange conflictuel, sans rupture affective ». A ce titre les isotopies /militaire/ + /imperfectif/ mentionnées dans l'extrait initial peuvent être qualifiées de centrales ; de même que le faisceau auquel elles s'agrègent, constitué de /duplicité/ + /indiscrétion/ + /cognition/ (allant de la lucidité à l'illusion) + /galanterie/ + /protection maternelle/ + /fécondité/ + /privation/ (motivant la stérilité ou l'éloignement d'une vie opposée, que permet de résoudre l'identification à l'alter ego) + /ambition/ vs /élan romantique/ (il convient toutefois de ne pas corréler cette paire à /matérialisme/ vs /idéalisme/, car, comme l'écrit Renée, L XXXVI : « Je suis une humble vicomtesse campagnarde excessivement ambitieuse, qui doit conduire sa famille dans une voie de prospérité ; tandis que le monde sait Macumer ex-duc de Soria, et que, duchesse de droit,

---

<sup>9</sup> Parmi ses autres aphorismes, il convient de citer, L VII, le célèbre : « L'homme qui nous parle est l'amant, l'homme qui ne nous parle plus est le mari. » Renée n'est pas en reste avec par exemple, L LIII : « L'Amour est un vol fait par l'état social à l'état naturel. »

tu règnes sur ce Paris où il est si difficile à qui que ce soit, même aux Rois, de régner. Tu as une belle fortune que Macumer va doubler, s'il réalise ses projets d'exploitation pour ses immenses domaines de Sardaigne, dont les ressources sont bien connues à Marseille. Avoue que si l'une de nous deux devait être jalouse, ce serait moi ? »).

Ce classement pourrait laisser penser que /duplicité/, d'après sa position initiale, serait l'isotopie prééminente ; or ce n'est pas parce qu'elle est l'emblème du sens caché qu'elle doit être valorisée a priori (voir Rastier, *op. cit.*, 1987, ch. VIII), ni même a posteriori après analyse des contextes ; en effet, bien souvent les épistoliers se disent sans détour ce qui est censé demeurer dissimulé, dans une entreprise de dévoilement ; en sorte que c'est l'isotopie contraire /franchise/ qui est actualisée, comme dans cet avertissement que lance Louise à Felipe, L XXII : « Écoutez bien ce que ma jeune expérience m'a dit et ce que je vous répète. En toute autre chose, la duplicité, le manque de foi, les promesses inexécutées rencontrent des juges, et les juges infligent des châtiments ; mais il n'en est pas ainsi pour l'amour, qui doit être à la fois la victime, l'accusateur, l'avocat, le tribunal et le bourreau, car les plus atroces perfidies, les plus horribles crimes demeurent inconnus, se commettent d'âme à âme sans témoins, et il est dans l'intérêt bien entendu de l'assassiné de se taire. L'amour a donc son code à lui, sa vengeance à lui : le monde n'a rien à y voir. »

De même, d'après les contextes macabres et de frustration, on pourrait imaginer que l'échange épistolaire est dominé par la dysphorie, ou bien que celle-ci s'impose par l'inversion des contenus, par laquelle la sémiotique caractérise le Récit, étant donné que les premières lettres étaient frappées du sceau contraire de l'euphorie. Or, il n'en est rien ; les statistiques lexicales, telles que les interroge un logiciel comme *Hyperbase* sont formelles : des mots comme « bonheur », « heureuse », « joies », « délicieux », « amour », « aimer », « maternité », « mignonne », « biche », « ange » arrivent en tête, comparativement aux 48 autres romans que contient la base BALZAC interrogée.

Plus précisément, voici quel est le « vocabulaire spécifique — excédents » dans une liste de vocables classés par ordre décroissant :

(Gaston) - (Renée) - (Louise) - chère - filleul - chalet - tu - mariage - ai - (Sardaigne) - maternité - mignonne - biche - te - (louis) - suis - amour - ma - jalouse - ange - je - t' - (espagnol) - (vicomtesse) - (Blois) - ta - dévouement - ton - vie - (Provence) - joies - bonheur - calcul - a - enfants - aimes - heureuse - aimée - mon - toi - âme - médecins - (Armand) - mariée - tes - me - as - diras - j' - m' - mère - femme - moi - es - enfant - semblé - belle - horrible - (paris) - être - délicieux - oh - sublime - jalousie - monotone - (Marseille) - douleurs - (député) - lettre - mes - couvent - toilette - seras - (baronne) - balcon - famille - veux - plaisirs - craintes - mères - adieu - notre - nous - certitude - homme - aimer - sera - sensation - sentiments - secret
--

Glose : abstraction faite des noms propres (personnes, lieux, origines, titres), l'évaluation péjorative de « jalous(i)e », « horrible », « monotone », « douleurs » et « craintes » est minoritaire par rapport aux vocables mélioratifs.

Ce que confirme l'environnement thématique de la chaîne « amour- », c'est-à-dire l'ensemble des vocables statistiquement les plus fréquents autour d'un mot-pôle :

toujours - permis - celui - tremble - non - vie - vertu - conjugal - rue - espérance - bien - maternité - tu - es - plaisirs - nous - heureuse - joies - aimes - vieille - tandis - volupté - voiture - sagement - passions - mystère - facultés - compte - comprends - toi - plein - qualités - philosophie - jette - comprendre - autre - si - servage - pain - naissance - jupon - insulte - fuyaient - commande - clarté - attristée - abnégation - peut - tendresse - amitié - ait - ô - mariage - âme - pourquoi - autant - sourire - devoir - avenir - aussi - quelle - heureux - curiosité - années - comment - va - vécu - tour - roses - humble - gros - fier - soujets - semblent - ridicule - retrouver - rempli - raisonneuse - poème - perpétuer - née - musique - jalousies - inépuisable - honnête - faux - étudié - demandant - dehors - atmosphère - amante - avoir - elles - oui - larmes - femmes - aimée - être - son - beau - ! - Felipe - regard - profondément - pouvait - expliquer
--

Toutefois, si le logiciel donne d'un clic dans ses tables de « concordances » toutes les occurrences d'une chaîne de caractères, les parcours interprétatifs que nous avons suivis dissuadent de les considérer a priori comme mutuellement équivalentes. Le fait qu'une liste rassemble des « signifiants » identiques n'implique pas que leurs « signifiés » le soient.

Par exemple, toutes les attestations en contexte du radical « souverain- » (7, au total, dans le roman, mentionnées ci-dessous) n'ont pas la même valeur. Seules doivent être conservées celles qui ont trait à la relation de suprématie dans le couple, tel cet emploi initial, sous la plume, évidemment, de Louise, L VII : « Moi, je suis pour les longues épreuves de l'ancienne chevalerie. Je regarde comme très impertinent et très sot ce paltoquet de jeune seigneur qui a trouvé mauvais que sa **souveraine** l'envoyât chercher son gant au milieu des lions : elle lui réservait sans doute quelque belle fleur d'amour, et il l'a perdue après l'avoir méritée, l'insolent ! » ; à quoi son amie répond, identiquement, L XIII : « Voilà donc mes cheveux noirs, mes yeux noirs dont les cils se dépliant, selon toi, comme des jalousies, mon air impérial et ma personne élevée à l'état de pouvoir **souverain**. » Or si ce mot n'est pas employé par Louise, concernant le coloris opposé, toujours sur l'isotopie /parure féminine/, la jeune fille n'en est pas moins dominatrice, L III : « Mon front étincelle, mes cheveux ont les racines délicieusement plantées, ils offrent de petites vagues d'or pâle, bruni dans les milieux et d'où s'échappent quelques cheveux mutins qui disent assez que je ne suis pas une blonde fade et à évanouissements, mais une blonde méridionale et pleine de sang, une blonde qui frappe au lieu de se laisser atteindre. » (En ajoutant la phrase : « Je suis donc armée de toutes pièces, et puis parcourir le clavier de la coquetterie depuis les notes les plus graves jusqu'au jeu le plus flûté. » elle fait osciller, par apaisement, la métaphore du /militaire/ au /musical/.) L' amoureux Felipe reconnaît sa supériorité, L XV : « vous êtes la **souveraine** absolue de ma vie, la reine de mes pensées, la divinité de mon cœur » ; lui qui indexait le code de la galanterie à l'isotopie /duplicité/, L VI : « Aimer, conquérir, cette double face de la même idée ». Soit une puissance masculine qui ne peut qu'irriter celle qui veut l'exclusive domination, L XXII : « Hier, chez madame d'Espard, vous avez eu je ne sais quel air content qui m'a **souverainement** déplu. Vous paraissiez sûr d'être aimé. [...] Moi seule, j'ai le pouvoir de vous transformer, de vous rendre le plus adorable de tous les hommes ; je ne

veux donc point que votre esprit échappe à ma possession ». L'adverbe est donc révélateur. Ce n'est que lorsque Louise est devenue madame Gaston, que la recluse, amoureuse d'un homme plus jeune qu'elle, se soumet aux exigences de la séduction, L LII : « Mon cabinet de toilette, au lieu d'être un tohu-bohu, est un délicieux boudoir. Mes recherches ont tout prévu. Le maître, le **souverain** peut y entrer en tout temps ; son regard ne sera point affligé, étonné ni désenchanté : fleurs, parfums, élégance, tout y charme la vue. »

Mais lorsque Renée met en garde son amie, L XXVIII, par « Le **souverain** maître de ce monde, le Malheur », l'emploi relève du fatalisme et se trouve trop éloigné de cette thématique pour être conservé. En revanche sont pertinents des synonymes — donc des signifiants différents — comme « je dompte... mon esclave » (L XXI), ou encore « je serai d'autant plus fier de te reconquérir » (L XIII), de l'aveu même du futur époux l'Estorade, dont la femme est satisfaite de sa position : « Ma chère, voilà comment je le forme [...] Je l'oblige à compléter son instruction [...] Ah! mon ange, à l'ardeur avec laquelle il m'a obéi, j'ai vu combien j'étais aimée. » (L XIII) dans une affection bien distincte de la passion : « L'amour conjugal, comme je le conçois, revêt alors une femme d'espérance, la rend **souveraine**, et lui donne une force inépuisable, une chaleur de vie qui fait tout fleurir autour d'elle. »

L'enjeu est donc de sélectionner les bons candidats à la corrélation, en tenant compte du contexte, lequel peut parfois être déroutant. Tel est le cas notamment de l'orientalisme, qui rompt avec un roman spatialement limité à l'Hexagone, sauf lors des voyages en Espagne et en Italie, qui sont une porte vers l'Orient. Ainsi cet exotisme se prête à l'antithèse entre deux thématiques prééminentes du roman :

— D'une part la volonté de domination, par Louise, célibataire : « je deviendrais sultane, je mettrais le sérail sens dessus dessous » (L VII) ; elle précise son exigence : « un vrai croyant est toujours abattu devant la divinité » (L XXII), elle qui tombe sous le charme : « Quel bond de lion africain ! [...] Ce n'est plus Paris, c'est l'Espagne ou l'Orient ; enfin, c'est l'Abencérage qui parle, qui s'agenouille devant l'Ève catholique en lui apportant son cimenterre, son cheval et sa tête. Accepterai-je ce restant de Maure ? Relisez souvent cette lettre hispano-sarrasine, ma Renée, [...] Ne suis-je pas éternellement maîtresse de ce lion qui change ses rugissements en soupirs humbles et religieux ? Oh! combien n'a-t-il pas dû rugir dans sa tanière de la rue Hillerin-Bertin! [...] Ô l'Asie ! j'ai lu les *Mille et Une Nuits*, en voilà l'esprit : deux fleurs, et tout est dit. » (L XV) En écho avec l'origine de son amant et mari, Felipe, avouant : « Je retrouve en mon âme les déserts paternels, éclairés par un soleil qui les brûle sans y rien laisser croître. [...] La dernière maison hispano-maure de Grenade a retrouvé les déserts d'Afrique, et jusqu'au cheval sarrasin » (L VI).

— D'autre part, la douceur de l'épouse protectrice : « ce Paris, d'où je te ramènerai quelquefois dans ma belle oasis de Provence » (L XIII), « Je continuerai l'oasis de la vallée de Gémenos, [...] moi [...], Renée, cette fille du désert » (L V) ; or le lieu paisible est source de jalousie pour Louise en devenant la tentation des origines du Maure Hénarez : « une Renée que je ne m'attendais pas à trouver dans cette oasis de la Crampade [...] tout cela me blessait les yeux et le cœur » (L XXXV) ; et

Renée de lui objecter paradoxalement, lors de son remariage avec le français Gaston, lorsque Louise se sédentarise à Ville-d'Avray : « Le centre mystérieux de l'Afrique a dévoré bien des voyageurs, et il me semble que tu te jettes, en fait de sentiment, dans un voyage semblable à ceux où tant d'explorateurs ont péri, soit par les nègres, soit dans les sables. Ton désert est à deux lieues de Paris, je puis donc te dire gaiement : Bon voyage ! tu nous reviendras. » (L L) En passant ainsi de l'invitation à l'avertissement, on constate que la thématique d'exotisme commune à ces énoncés — dont elle assure la cohésion — permet d'élaborer des épisodes distincts, à travers des variations de vocabulaire, tels ces sables qui assèchent l'oasis (c'est d'ailleurs le Maure qui écrit, L VI : « la source vive est bue par des sables stériles. »).

Nous avons donc fait de la recherche des isotopies un préalable à la structuration narrative, inversant par là l'ordre posé par Greimas, quand il concluait sa « grammaire » du récit (1969) sur l'idée de « la manifestation linguistique de la signification narrativisée », donnant la priorité à un niveau sémiotique profond — où se situent des structures logiques sous-jacentes. Or, comme l'écrit F. Rastier, *op. cit.*, 1987, p. 14 : « il semble bien que l'analyse isotopique, dans la perspective interprétative choisie, conditionne l'analyse narrative ».